

La présence de la Bretagne dans *Les Amours jaunes*

Pascal Rannou

Je me propose d'évoquer ici la présence de la Bretagne dans *Les Amours jaunes* de Tristan Corbière. Quand et comment le poète évoque-t-il la Bretagne, les Bretons et la langue bretonne dans son œuvre, et dans quelle mesure cette thématique permet-elle de comprendre un aspect important de son inspiration ? Je me suis déjà penché sur la question dans mes divers écrits sur Corbière, aussi aimerais-je ici, tout en rappelant l'essentiel, envisager des éléments nouveaux.

Corbière a longtemps été considéré comme un auteur de second ordre. Bien que célébré par Verlaine et par André Breton, qui l'a fait figurer dans son *Anthologie de l'humour noir*, sa réputation fut celle d'un petit-maître, « précurseur maladroit de Laforgue et d'Apollinaire », selon Jean Malignon¹, La brièveté de son existence, le fait qu'il n'a écrit qu'un seul ouvrage, le caractère réducteur de l'étiquette de « poète maudit » ont pu expliquer cette mise à l'écart. Mais le fait d'être né et mort à Morlaix et d'être considéré comme la figure majeure des Lettres bretonnes peut aussi expliquer ce sort. Ou Corbière est un écrivain breton, et dans ce cas il n'a pas sa place au Panthéon des Lettres françaises, ou c'est un écrivain français, et dans ce cas les aspects bretons de son œuvre ne sauraient qu'être anecdotiques. Cette attitude n'a plus cours aujourd'hui, sinon nous ne serions pas ici pour parler des *Amours jaunes*. Corbière était, de plus, un marginal, un excentrique dont les frasques ont été reprises en boucle par ses biographes. Cela n'a pas contribué à le faire prendre au sérieux. En outre, son langage hermétique de « poète pénible² » a pu décourager le lecteur pressé, ou habitué à une expression plus conventionnelle.

Certains critiques ont d'office mis en garde leurs lecteurs contre le fait qu'on pourrait ne voir en Corbière qu'un écrivain breton – mais sans dire pourquoi cette particularité éventuelle serait un défaut. Il ne faut pas réduire Corbière à sa bretonnité, dit-on en substance, mais sans expliquer pourquoi se serait le réduire que de voir en lui un écrivain qui s'inspire de son terroir d'origine. Corbière n'est certes pas qu'un écrivain breton, puisqu'il puise aussi son inspiration dans Paris, l'Espagne, l'Italie ou la mer, Mais là où le bât blesse est que certains critiques mettent aussi le lecteur en garde contre le fait qu'ils pourraient voir en « La rapsode foraine » « un mystère du folklore breton (hélas pour ces mots) », écrit Henri Thomas³, ou dans « La pastorale de Conlie » « un poème à la gloire du nationalisme breton⁴ », ajoute André Le

¹ *Dictionnaire des écrivains français*, Paris, Éditions du Seuil, 1972, p. 136.

² Lucien Muhlfeld : « Tristan Corbière », *La Revue blanche*, janvier 1892 ; cité par Jean-Pierre Bertrand dans *Les Amours jaunes*, Paris, Garnier-Flammarion, p. 321, 2018.

³ *Tristan le dépossédé*, Paris, Gallimard, 1971, p. 68.

⁴ *La Paresse et le génie*, Seyssel, Champ vallon, 1989, p. 67.

Milinaire. Il faudrait donc passer au second plan les aspects bretons des poèmes qui le sont indiscutablement...

Corbière est aussi un grand poète parisien : il fait sienne la langue du ruisseau avec une euphorie qu'on ne voit pas dans les « Tableaux parisiens » de Baudelaire. Mais aucun critique n'a jamais mis le lecteur en garde contre le fait qu'on pourrait voir en « Idylle coupée », « Zulma » ou « Le convoi du pauvre » des poèmes essentiellement parisiens, ce qu'ils sont pourtant par leur topographie, leur langage et leurs personnages, ni contre le fait que cette parisienneté gênerait leur portée.

J'ai essayé d'adopter une position médiane, sans voir de la bretonnité là où il n'y en a pas, et en essayant de voir en quoi celle-ci ne gêne pas la puissance des poèmes où elle apparaît, mais peut y contribuer⁵.

Considérons avant tout que le nom de l'auteur des *Amours jaunes* est Tristan Corbière : il s'agit d'un nom de plume partiel, car le poète se prénomait Édouard-Joachim. L'intéressant est qu'ici Corbière fait sien un prénom celtique, « emprunté à mon frère », a-t-il dit. Il situe d'ailleurs à Penmarc'h, haut lieu de la légende tristanienne, « Le poète contumace » et son écho en prose, « Casino des trépassés ». Penmarc'h signifie « tête de cheval », ce qui renvoie au roi Marc aux oreilles de cheval. Le poème « Elizir d'Amor » évoque aussi, bien sûr, le philtre que Brangaine a donné par erreur à Tristan et Iseut, avec une homophonie probable entre Amor et Armor. Ce choix n'est pas gratuit, et place d'emblée l'auteur des *Amours jaunes* sous le signe d'une celtité revendiquée, que son patronyme, d'origine occitane, ne peut lui offrir. Il s'agit aussi pour lui de s'assumer en tant qu'individu : Édouard est son père, Joachim son grand-père. Le poète sera donc Tristan Corbière : il ne rejette pas le patronyme qui est celui d'un père admiré et complice, contrairement à ce qu'on a dit.

Corpus

Contestons d'emblée un préjugé qui a la vie dure, et selon lequel les deux parties bretonnes des *Amours jaunes* seraient « Armor » et « Gens de mer ». Albert Sonnenfeld voyait même un diptyque dans le recueil : l'un, parisien, comprendrait les quatre premières sections ; l'autre, breton, les trois dernières⁶. Aux expériences traumatisantes vécues dans un milieu parisien délétère succéderait le retour aux origines bretonnes salvatrices et chrétiennes. Or, on ne lit pas la moindre allusion aux légendes ni à la culture bretonne, pas le moindre emprunt à la langue locale dans les « Rondels », qui sont des poèmes totalement « hors-sol ». Il s'agit de berceuses macabres et sarcastiques que Corbière lance à un enfant mort, dont il signale toutefois que sa voix sera perçue quand le temps sera venu : « Ici reviendra la fleurette blême ».

Cela dit, on constate l'absence d'« amours jaunes » dans les trois dernières sections. On n'y lit pas d'allusions à des amours vénales ou grinçantes. Corbière n'y met pas en place un amoureux éconduit et railleur. Seul « Le bossu Bitor » pourrait nourrir cette thématique, même si Bitor est loin de parvenir à l'acte d'amour avec les prostituées... La relation que le

⁵ *De Corbière à Tristan*, Paris, Honoré Champion, 2019, p. 544-676.

⁶ *L'Œuvre poétique de Tristan Corbière*, New Jersey, Princeton University et Paris, PUF, 1960, p. 60, 120 et *passim*.

novice entretient avec Marie-Jeanne n'a rien de délétère. Le naufrageur est issu de l'union fantastique d'un pirate et d'une pieuvre.

« Gens de mers », qui comprend dix-sept poèmes, n'est pas non plus une section bretonne, ou du moins très partiellement. Huit poèmes ne comprennent aucun indice de « bretonnité ». Neuf sont localisés en Bretagne. Cela ne signifie évidemment pas que l'auteur les y a écrits : on sait que les localisations de Corbière sont souvent imaginaires, mais toujours riches de sens. Il convoque les noms de lieux finaux pour nourrir l'atmosphère créée dans les poèmes. « Matelots » est supposé écrit à Ouessant : « Il est inutile de se demander si Corbière a été sur l'île d'Ouessant en avril et en quelle année : le narrateur y était », comme le disent Élisabeth Aragon et Claude Bonnin⁷. Évoquer cette île célèbre impressionne le lecteur, car elle suggère des images de tempêtes, de naufrages, de vie sauvage et iodée. Mais ce long poème ne comprend qu'un indice de bretonnité : le calque « Douce-Jolie » (v. 61), qui traduit l'expression *dousig koant*, ce qui ne suffit pas à imprégner l'ensemble. Également situés en Bretagne où supposés y avoir été écrits, quatre autres textes ne contiennent aucun indice de ce genre : « À mon côté Le Négrier », « Cap'taine Ledoux », « Le douanier » et « Le phare ». Seuls trois textes de « Gens de mer » sont bretons par la langue, le décor ou le contenu : « Le Novice en partance et sentimental », « Au vieux Roscoff » et « Le Naufrageur ». On a pourtant édité à part « Armor » et « Gens de mer », on entend sur France-Culture qualifier ces deux parties de « parties bretonnes des *Amours jaunes* »⁸ : il est donc souhaitable de combattre ce cliché, qui a la vie dure, et qui altère le sens du recueil, même si les localisations bretonnes finales proposent une discrète couleur locale.

Outre « Armor » et les quatre poèmes cités de « Gens de mer », le corpus breton des *Amours jaunes* comprend « Vésuves et Cie », qui renvoie à l'enfance du poète, ainsi que, paradoxalement, la sous-partie intitulée... « Paris ». Henri Thomas a pourtant écrit de Corbière « qu'y voir surtout un poète breton, c'est oublier qu'après Ça, étrange bouquet de ronces au seuil du livre, *Les Amours jaunes* s'ouvrent sur huit sonnets intitulés Paris⁹ ». Certes, mais Henri Thomas aurait tout de même pu constater que la section intitulée « Paris, » outre le fait qu'elle ne livre aucun indice topographique ou culturel qui permettrait, sans le titre, de la situer, commence par deux vers qui signalent l'origine du poète ou celle du personnage qu'il propulse dans la fiction : « Bâtard de Créole et Breton, / Il vint aussi là – fourmilière (...) ». Corbière reprend cette dualité géographique un peu plus loin : « C'est la bohème, enfant : Renie / Ta lande et ton clocher à jour, / Les mornes de ta colonie / Et les *bamboulas* au tambour. »

Origines

Ces vers de « Paris » offrent le premier indice de bretonnité des *Amours jaunes*, et il n'est pas anodin. On se demande, en effet, de qui il est question : si le vrai Corbière est bien allé à Paris, il n'était pas « bâtard », mais issu de l'union légitime de deux Blancs. Sa mère était bretonne, pas son père... Faut-il prendre « Créole » au sens de « Personne qui est de race blanche, d'ascendance européenne, originaire des plus anciennes colonies d'outre-mer »

⁷ *Les Amours jaunes*, Presses universitaires de Toulouse-Le Mirail, 1992, p. 358.

⁸ *Tristan Corbière : une vie, une œuvre* (2003) : <https://www.youtube.com/watch?v=SqfpTceZBMw> 17mn45 à 18mn20.

⁹ *Tristan le dépossédé, op. cit.*, p. 11.

(TLFI) ? Édouard Corbière a certes vécu un temps aux Antilles, mais n'en était pas originaire. Et le poète aurait alors dû écrire « Bâtard de Créole et Bretonne ». L'hypothèse la plus courante fait de ces vers un écho du roman *Le Négrier*, d'Édouard Corbière, dont le héros, Léonard, naît en effet de l'union d'un « vieil officier d'artillerie de marine » et d'« une jolie Créole devenue sa femme pendant le séjour de sa flotte aux Gonaïves¹⁰ ». Elle est très vraisemblable, et accrédite le fait que Tristan ne souffrait pas du prestige de son père, puisqu'il confirme ici l'hommage qu'il lui rendait déjà dans sa dédicace. Une troisième hypothèse, fort intéressante, a été formulée par Benoît Houzé après sa découverte d'un demi-frère caché du poète :

Au détour d'une communication du colloque Tristan Corbière en 1995, Michel Dancel faisait savoir qu'Édouard Corbière avait eu, en 1827, lors de son séjour en Martinique, un fils prénommé Xavier-Édouard Sasias » qui « fit carrière dans l'armée et mourut en 191011. » La mère, Adélaïde Sasias, dite Adassa, était née à Paris, mais vivait en Martinique, où elle mourut.

Tristan Corbière connaissait-il l'existence de son demi-frère ? Benoît Houzé signale deux éléments troublants qui semblent le confirmer :

En 1855, Sasias participe au siège de Sébastopol, dont le jeune Édouard-Joachim Corbière dessine alors l'épisode de la prise de la tour Malakoff. En février 1862, Xavier-Édouard débarque à Vera-Cruz : il participe pendant deux ans à la désastreuse campagne du Mexique, pendant laquelle il obtient la Légion d'honneur. Nouvel écho chez Tristan Corbière : le curieux poème *Lettre du Mexique*, placé au cœur de « Gens de mer » dans *Les Amours jaunes*, et localisé à Vera-Cruz.

On ignore la couleur d'Adassa, dont le surnom a des résonances africaines : il rappelle Asafa, Adama, Amala... Mais elle était Créole au sens premier du terme, puisque, sans y être née, elle s'est installée aux Antilles assez tôt et y a passé le reste de sa vie. Xavier-Édouard était donc « bâtard de Créole et Breton », si Tristan anticipe l'installation définitive de son père en Bretagne, qui n'aura lieu qu'en 1844.

Cette traque biographique ne nous intéresse que si elle permet d'éclairer le sens du texte. Que ce mystérieux « bâtard » inaugural soit inspiré de Xavier-Édouard, de Léonard ou du père, cela montre à quel point le questionnement identitaire – génétique, puis ethnique – fonde l'interprétation des *Amours jaunes*. Et l'origine bretonne de l'auteur est à la base de ce questionnement. Du bâtard de « Paris » au paria du poème éponyme, que de textes où l'énonciateur se portait comme un marginal, un asocial : amoureux frustré, crapaud, « poète contumace », poète hagard et stérile (« La pipe au poète »), témoin halluciné d'un « Duel aux camélias » onirique, « fou de Pampelune » dans « Heures », Juif errant dans « Laisser-courre », « décourageux », sourd condamné à l'isolement, supplicié de « Cris d'aveugle » ou « Renégat »... Benoît Houzé souligne bien que la présence de ce demi-frère peut expliquer en partie le désarroi identitaire qui assaille l'énonciateur des *Amours jaunes* :

¹⁰ <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k108351d.pdf>, p. 10.

¹¹ *Revue d'histoire littéraire de la France*, 2010/4, vol. 110, p. 967, <https://www.cairn.info/revue-d-histoire-litteraire-de-la-france-2010-4-p.967>

L'existence de Xavier-Édouard donne en effet à l'attaque de *Paris*, ainsi qu'aux vers de la même série de sonnets qui semblent décrire une enfance du poète entre la Bretagne et les Antilles (« Renie / Ta lande et ton clocher à jour, / Les mornes de ta colonie / Et les *bamboulas* au tambour »), un écho saisissant. L'on peut proposer l'idée, en adoptant une perspective plus clinique que poétique, que dans *Paris Corbière* est allé au plus près de l'inscription de son demi-frère dans l'écriture, ce qui fait tendre l'énonciation vers le dédoublement. Jacques Lacan a rappelé « quel ravage [...] allant jusqu'à la dissociation de la personnalité du sujet peut exercer une filiation falsifiée, quand la contrainte de l'entourage s'emploie à en soutenir le mensonge¹².

Mais les poèmes de la dissociation figurent, comme les autres, dans des parties qui leur offrent un socle identitaire géographique ou culturel : Espagne des sérénades, Paris et Italie dans « Raccrocs », Armor, monde maritime – comme si la construction rigoureuse du recueil combattait le risque d'éclatement mental.

Nous avons évoqué « l'énonciateur » des *Amours jaunes*, et non l'auteur. On a trop souvent confondu l'auteur et le personnage qu'il met en scène dans son recueil. Or, Tristan Corbière n'a jamais été crapaud, sourd, naufrageur, mousse orphelin ni même matelot. Le « je » des *Fleurs du mal* se confond avec l'auteur, qui ne se peint pas sous des traits physiques ou mentaux si différents. L'énonciateur des *Amours jaunes* n'est jamais nommé, sauf dans le bref récit de paroles « Cap'taine Ledoux » et dans « Le Novice », qui dit répondre au nom de Jean-Marie. Ce nom fait écho à celui de Marie-Jeanne, sa bien-aimée, et répond plus à un jeu sur les sons qu'à l'affirmation d'un état-civil. C'est aussi un prénom courant en Bretagne et dans les chansons de marin¹³. Je me suis proposé de nommer Tristan l'énonciateur des *Amours jaunes*, non par familiarité excessive avec l'auteur, mais parce qu'à la question : « – Mais, est-ce du huron, du Gagne, ou du Musset ? » que lui pose l'enquêteur de « Ça », l'énonciateur répond : « – C'est du... mais j'ai mis là mon humble nom d'auteur¹⁴. » Or, le nom d'auteur du poète n'est pas Édouard-Joachim Corbière mais Tristan Corbière. Tristan est donc pour moi la projection fantasmée de l'auteur dans son œuvre, ce qui justifie toutes ses métamorphoses, même quand il se désigne à la troisième personne.

Tristan, être fictif, peut donc s'estimer « bâtard » d'un auteur mi-Créole, mi-Breton : Breton issu de parents plus Français que Bretons, indifférents à la culture locale, comme l'a été sa mère, ou franchement hostile, comme son père. Les époux Corbière, Bretons au sens géographique du terme, affichent ainsi en Bretagne l'attitude des Blancs aux Antilles ou dans les colonies.

Étonnamment, aucune autre allusion à une quelconque créolité ne surgit dans la suite du recueil. Ne s'agissait-il que d'un bref hommage de Corbière à sa famille, côté paternel ? Non, car Tristan, selon l'hypothèse que j'ai défendue, va s'extirper de son ethnie primitive bourgeoise, francophone, académique et catholique pour créoliser la langue française. Il fustige dans *Les Amours jaunes* les valeurs scolaires, les poètes officiels dont Hugo, Musset et Lamartine ; les mœurs sexuelles, alimentaires, vestimentaires en cours dans son milieu social d'origine. Renoncer à ce qui forme une identité culturelle na va pas sans traumatismes : d'où

¹² *Ibid.*, p. 971.

¹³ Voir ainsi : <http://www.netmarine.net/tradi/chants/index.htm>

¹⁴ *De Corbière à Tristan, op. cit.*, p. 189.

la présence dans le recueil des textes cités plus haut qui, comme « Paria », illustrent un profond désarroi identitaire, celui du déraciné qui a rompu les amarres avec son milieu d'origine. Mais Tristan va aller à la rencontre d'autres groupes ethniques : la faune parisienne, les « gens de mer » et les Bretons bretonnants dont il va embrasser la langue, décrire les mœurs avec minutie, enthousiasme ou cruauté. Corbière va devenir Tristan : il fait table rase des valeurs initiales léguées par son milieu pour adopter celles de groupes marginaux, dont la fréquentation aboutit à l'écriture de chefs-d'œuvre comme « La rapsode foraine » ou « Le naufrageur ». D'ailleurs, Corbière ne se contente pas de créoliser le français par des emprunts au breton, aux technoclectes maritimes ou à la langue verte des faubourgs parisiens : il truffe sa poésie de mots espagnols, italiens, anglais, latins... Il parle aussi les langages de l'héraldique, de la vénerie, de la religion... pour aboutir à un « opéra des langues », selon la belle expression de Giovanni Bogliolo¹⁵.

Lieux

Quels sont les lieux bretons des *Amours jaunes* ? Les mots Armor et Bretagne scandent évidemment la quatrième partie du recueil. Corbière semble d'ailleurs les confondre : l'Armor désigne le « pays de la mer », par opposition à l'« Argoat », pays des bois. Or, « Un riche en Bretagne » et « Cris d'aveugle » sont localisés l'un à Saint-Thégonnec, l'autre dans les Monts d'Arrée (« *Menez Arrez* ») en plein Argoat. Les Monts d'Arrée entourent le Yeun Elez, marais tourbeux où la légende voit l'entrée de l'Enfer froid : il est logique que Corbière y fasse figurer le supplicié de « Cris d'aveugle », bien que son enfer n'ait rien de froid. Le lieu imaginaire de Saint Tu-pe-tu se trouve « en pays de Léon », pas forcément en bord de mer. Mais il est vrai que l'ancien nom de la péninsule bretonne est Armorique.

Trois poèmes sont supposés écrits à Roscoff, cité d'élection de Corbière : « Au vieux Roscoff », où le poète décrit avec jubilation la cité corsaire aujourd'hui assoupie et rappelle son passé glorieux de théâtre guerrier ; ainsi qu'« À mon côté Le Négrier » et « Le douanier » où rien ne permet, par contre, d'identifier la bourgade léonarde.

Corbière choisit les toponymes bretons pour leur vraisemblance et leur portée symbolique ou émotionnelle. Situer l'écriture du « Mousse » dans la « baie des Trépassés » est programmatique : les marins mouraient ailleurs qu'à cet endroit, et on a l'impression que l'auteur y convoque ce personnage pour un hommage au père noyé. Ou peut-être y habitait-il, ce qui était tenter le sort... La « tombe et rien dedans » du père noyé fait penser au célèbre « mur des disparus », du cimetière de Ploubazlanec. Sur cent mètres s'y alignent des plaques, stèles en l'honneur des terre-neuvas disparus. Sous les stèles reposaient naguère des coffres en bois qui ressemblent à des cercueils, mais forcément vides : ces cénotaphes trompent la frustration des familles qui y voient l'apparence de tombes¹⁶.

¹⁵ Cité par Pierre Bazantay, « Couleur Corbière », dans *Visages de Tristan Corbière*, Skol-Vreizh, 1995.

¹⁶ Voir la 14^e photographie : https://www.petit-patrimoine.com/fiche-petit-patrimoine.php?id_pp=22210_1

Le mot « trépassé », déjà archaïque en 1873 correspond au breton *anaon*, et Corbière le réemploie dans *Casino des trépassés*¹⁷, poème en prose plus que nouvelle, où il montre une vraie gourmandise pour les toponymes bretons :

Un pays, - non, ce sont les côtes brisées de la dure Bretagne : *Penmar'ch, Toul-Infern, Poul-Dahut, Stang-an-Ankou...* Des noms barbares hurlés par les rafales, roulés sous les lames sourdes, cassés dans les brisants et perdus en chair de poule sur les marais... Des noms qui ont des voix.

Traduits, ces noms de lieux donnent : « Tête de cheval, Trou de l'enfer, Anse de Dahut, Étang de la Mort. » Corbière ne les a pas choisis au hasard, mais pour leur force. Les toponymes courants sont, en Bretagne comme partout, plus banals. Cela témoigne du fait qu'il avait de la langue bretonne une connaissance moins rudimentaire que certains le croient. Dans « Matelots » on voyage à Ouessant, choisit, on l'a vu, pour ses connotations. Corbière savait-il qu'une étymologie courante, mais fautive, de ce nom le rattache à *euzus*, « épouvantable », en breton ? « Penmarc'h » est le lieu d'écriture du « Contumace » et du « Casino », je l'ai dit. D'autres localisations figurent dans la continuité du texte : « Le naufrageur » est écrit au « banc de Kerlouan », localité nommée dans le poème. « Le phare » est situé au « Triagots », îlots qui en possèdent effectivement un. Situer l'écriture de « Paysage mauvais » à Guérande est d'une pertinence absolue. Les marais salants offrent, par nuit de pleine lune, un spectacle fantomatique qui épouse parfaitement celui du poème. Le novice embarque à Brest-Recouvrance, lieu obligé des départs vers le large. Le bref dialogue entre le « Cap'taine Ledoux » et la mère Galmiche est censé se passer à Saint-Malo, ce qui est cohérent.

« À mon chien Pope » n'a rien de breton : ce poème situé dans la section « Raccrocs » s'inscrit dans une thématique amoureuse sado-masochiste. Il est supposé écrit à l'île de Batz, près de Roscoff, ce qui est pertinent : *penn baz* signifie « gourdin », en breton. C'est celui dont Saint-Pol-Aurélien se serait servi pour éliminer le dragon qui dévastait la région. Corbière adapte d'ailleurs dans ce poème de manière plus agressive la devise de Morlaix : « S'ils te mordent, mords-les », qui devient : « Mords – Chien – et nul ne te mordra. » Le toponyme final, clin d'œil au seul bretonnant, est aussi programmatique que l'est la baie des Trépassés pour « Le mousse ».

Dans *Les Amours jaunes* le Vésuve est un haut lieu breton. « Vésuves et Cie » évoque, en effet, les différents moments où le célèbre volcan est apparu à Corbière : « tout petit, en Bretagne (...) / Sur un bel abat-jour », puis à l'Opéra-comique, à Marseille sur un « devant-de-cheminée », enfin en vrai, lors du voyage qu'il fit à Pompéi. Ce poème, étonnamment jovial et serein, renvoie à l'enfance heureuse vécue par le poète en Bretagne.

Les lieux bretons des *Amours jaunes* nous plongent dans une sorte de *Baedeker* pour touriste cultivé, au sens stendhalien du mot. On réalise un Tro Breiz, ou Tour de Bretagne, essentiellement maritime, Saint-Thégonnec et Monts d'Arrée exceptés.

Gens

¹⁷ Absent de l'édition des *Amours jaunes* de Jean-Pierre Bertrand, ce texte figure dans celle de Christian Angelet, Livre de poche classique, 2003, p. 260-264.

Tristan Corbière décrit les Bretons d'une manière fraternelle, contrairement à son père, pour qui « la plupart de nos paysans du Finistère sont encore plus grossiers que les peuples que nous avons voulu policer dans le Nouveau Monde. Il y a peu de temps que les Lumières se répandent en Russie, et il n'est pas (...) un Russe qui ne soit moins ignorant et féroce que les hommes dont nous parlons. Il est inconcevable, et nous osons le dire, il est honteux que la France, au dix-neuvième siècle, ait encore des sauvages¹⁸. » Voltairien et anticlérical, Corbière l'ancien va jusqu'à associer langue bretonne et... criminalité : « Quimper voit tous les ans exécuter une dizaine d'assassins ou d'incendiaires qui ne savent pas articuler un mot de français¹⁹. »

Cette attitude est en général celle des bourgeois et des notables, essentiellement francophones, pour qui la Bretagne rurale est un *no man's land* impénétrable et ses habitants des arriérés mentaux. Édouard Corbière, qui vivait à Morlaix est allé jusqu'à écrire un... *Voyage de trois jours dans le Finistère*²⁰, comme s'il s'aventurait en Patagonie ! La Révolution avait fait de la langue française le vecteur des idées nouvelles, et l'on sait que Barère et l'abbé Grégoire avaient désigné les « patois » comme des obstacles à leur propagation – oubliant quelle langue parlait Louis XVI.

Corbière le fils n'adopte pas cette attitude. Il décrit avec tendresse les marins retraités d'« Au vieux Roscoff » : « Écoute rêver tes enfants, / Mousses de quatre-vingt-dix ans, / Épaves des belles années... » « Le novice en partance et sentimental » campe un personnage un peu falot et simplet, qui échange avec sa « donzelle » des mots naïfs. Cette démonstration de marivaudage populaire pastiche « La lettre du novice²¹ » de Gabriel de la Landelle, ami de famille dont *Le Gaillard d'avant – Chansons maritimes* a fourni à Tristan Corbière, avec les romans de son père, une grande partie du matériau lexical de « Gens de mer », ainsi que le titre de cette partie.

Aussi visionnaire que la tonalité du « Novice » est – volontairement – lénifiante, « Le naufrageur » évoque avec empathie les « pauvres gens » pour qui ce mystérieux « oiseau de malheur à poil roux » jette sur la côte un bateau dont ils vont piller la cargaison. Tristan ne condamne nullement ces pratiques, dictées par la misère, contrairement à son père qui les dénonçait avec indignation dans *La Mer et les marins*²².

Corbière décrit une autre catégorie sociale, les mendiants, de deux façons diamétralement opposées dans « Un riche en Bretagne » et « La rapsode foraine ». Le premier met en scène un « philosophe errant dans la campagne » apaisé et heureux, choyé par les habitants, conteur et entremetteur occasionnel. Ce portrait semble idéalisé, car la mendicité n'était pas une sinécure.

Ses collègues de « La rapsode » ne lui ressemblent pas. Ils forment une cour des miracles ambulante, qui se déplace de pardon en pardon, cultivant des infirmités dont le « riche en Bretagne » était dépourvu : « En aboyant, un rachitique / Secoue un moignon désossé, /

¹⁸ Cité par Yves Le Gallo dans « Basse-Bretagne et Bas-Bretons », *Histoire culturelle et littéraire de la Bretagne*, Genève, Slatkine et Paris, Champion, 1987, t. II, p. 166.

¹⁹ Cité par Louis Le Guillou dans « *La Guêpe* d'Édouard Corbière », *Cahiers de Bretagne occidentale*, n°1, p. 41.

²⁰ Dans le recueil *Cric-Crac* (1846), <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1149747/f305>.

²¹ Voir <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6546069c/f62.image.texteImage>, p. 44-47.

²² Voir <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k109116k/f132.image>, p. 109-118.

Coudoyant un épileptique / Qui travaille dans un fossé. » Ces créatures grimaçantes ont allure de zombies : « Ils grouillent dans le cimetière / On dirait les morts déroutés / N'ayant tiré de sous la pierre / Que des membres mal reboutés. » Mais ces loqueteux expient en fait nos péchés, comme le Christ : « Du grand troupeau, boucs émissaires / Chargés des forfaits d'ici-bas, / Sur eux Dieu purge ses colères !... » Corbière sympathise avec eux, alors que « - Le pasteur de Sainte-Anne est gras » : le représentant officiel de la religion profite de son statut pour prospérer. Les mendiants, « purgatoire ambulante », sont les authentiques porte-parole du message chrétien.

Corbière idéalise aussi et surtout le personnage éponyme. La « rapsode foraine » est une marchande ambulante de chansons sur feuilles volantes. Son portrait est pourtant, au début, très péjoratif : « Une forme humaine qui beugle / Contre le calvaire se tient (...) / - Ça chante comme ça respire / Triste oiseau sans plume et sans nid... » Corbière a-t-il assisté à ce qu'on n'appelait pas encore un fest-noz ? Rien ne l'indique, et pourtant Flaubert a assisté à une de ces veillées, qu'il décrit avec respect et sagacité dans *Voyage en Bretagne par les champs et par les grèves*²³. La rapsode ne chante pas mais « beugle », lance « une note pantelante », un « écho grelottant », « hâle comme une plainte (...) / Lamentablement, sa complainte... » Quiconque a entendu des chanteuses bretonnes d'autrefois, comme les sœurs Goadec, n'a pu qu'être surpris par leur voix nasillardes et leur manque de conformité avec les canons du bel canto. Corbière donne l'impression d'avoir vécu une telle expérience ! La rapsode rappelle d'ailleurs le personnage étonnant de Mari Kastellin, une chanteuse ambulante dont le moyen de locomotion était une carriole tirée... par deux chiens²⁴. Elle était née en 1845, comme Corbière : il a pu la rencontrer, mais sa rapsode « est borgne et n'a pas de chien »... Elle est encore plus démunie que Mari, dont la carrière s'interrompt en 1915, en gare de Guingamp, quand sa pauvre carriole se coinça dans les rails alors que surgissait un train... On ignore si elle en est morte.

Mais, dans le poème, l'allégorie dépasse la caricature et entame un processus de transfiguration : « Son nom ? ... ça se nomme Misère », avant que le finale n'idéalise cette pauvre femme déshéritée. Il suffit d'un peu de générosité pour lui conférer à elle aussi, une dimension christique : « Si tu la rencontres, Poète, / Avec son vieux sac de soldat : / C'est notre sœur... donne – c'est fête - / Pour sa pipe, un peu de tabac !... // Tu verras dans sa face creuse / Se creuser, comme dans du bois, / Un sourire ; et sa main galeuse / Te faire un vrai signe de croix. »

Ici encore Tristan Corbière s'inspire d'une page de son père, qu'il détourne en l'humanisant. Édouard a décrit la rencontre d'une mendicante « qui fumait de la petite sauge dans une patte de homard », qu'il qualifie avec ironie de « rustique beauté », à qui il offre une pipe bourrée « en échange de son brûle-gueule conchyologique²⁵ ». Elle accepte, puis « fait avec (sa) pipe le signe de croix. » La parenté est évidente. Mais là où le père cultive condescendance et arrogance du parvenu face à la déshéritée, son fils exprime des sentiments humains et une empathie totale avec l'étalage d'une misère qui, d'habitude, révolte. « Tu m'as donné ta boue et j'ai fait de l'or », pourrait-il dire, comme Baudelaire. Il est cela dit

²³ Bruxelles, Éditions Complexe, 1989, p. 227-228.

²⁴ <http://follenn.kan.bzh/cpfv.html>.

²⁵ Tristan Corbière, *Œuvres complètes*, édition établie par Pierre-Olivier Walzer, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1970, p. 1327-1328.

curieux que les titres des chants interprétés par la rapsode (« *L'Istoyre de la Magdalayne, / Du Jvif-errant ou d'Abaylar* ») soient écrit dans une graphie pseudo-médiévale. En effet, la colporteuse ne pouvait s'exprimer qu'en breton, comme les pèlerins, et on ne pourrait pas donner d'équivalent en breton du XV^e siècle, car cette langue s'écrivait alors très peu, et avec beaucoup de variations. Corbière veut sans doute montrer par là que ce personnage sans âge, ses chansons, sa langue et son métier plongent leurs racines dans la nuit des temps.

D'autres personnages sont à peine esquissés, tels le « défunt qui s'en va demain » de « Nature morte », dont le sort n'engendre nulle mélancolie. Les paysans accueillent tous les jours le mendiant d'« Un riche en Bretagne » : leur générosité les idéalise. Les pèlerins surgissent dans deux poèmes. Ceux de « Saint Tupetu de Tu-pe-tu » ne font que passer : les « croyants - fatalistes chrétiens » se rendent dans cette chapelle, dédiée à un saint va-tout, dont la roulette de chance exaucera un vœu ou répondra aux exigences du destin. Cette tradition superstitieuse amuse Corbière. Les fidèles cèdent vite la place au saint en question, dont le nom amuse l'auteur, qui se livre sur lui à une série de variations jubilatoires.

Ceux de « La rapsode foraine » sont beaucoup plus longuement décrits. Corbière leur fait entonner un « cantique spirituel » qui énumère leurs doléances. C'est alors tout un monde qui défile : enfants « à naître » et malades, vieillards, filles-mères, marins, ivrognes, servantes... Le monde rural apparaît avec les « bêtes-à-cornes » dont Tupetu devait aussi se charger. Les propos naïfs et respectueux des fidèles qui sont autant de « francs-Bretons » (comme dans « Tupetu ») donnent d'eux une image touchante, désarmante de simplicité : « Prends pitié de la fille-mère, / Du petit au bord du chemin... / Si quelqu'un leur jette la pierre, / Que la pierre se change en pain ! ».

Mais les Bretons envers lesquels Corbière exprime le plus d'attachement sont projetés hors Bretagne. Dans « La pastorale de Conlie » l'énonciateur, Tristan, se projette à la première personne au camp de Conlie, dans la Sarthe. On y avait, en 1870, mobilisé soixante mille Bretons pour combattre l'avancée prussienne. Un champ avait été labouré pour les accueillir mais les pluies l'avaient transformé en bournier vite nommé Kerfank (village de la fange) par ses habitants. Le gouvernement se méfiant d'une « armée de Chouans » l'y avait laissée croupir. Beaucoup de soldats moururent de dysenterie, de froid, de faim. Léon Bloy a donné de cet événement une vision terrifiante²⁶, et décrit longuement les accouplements opérés à même la boue par certains soldats et des prostituées amenées par des locaux. L'une d'entre elles est surnommée... Epitaphe, comme un titre de Corbière, car sa syphilis envoie au cimetière nombre de mobilisés... Tristan évite cette anecdote sordide, sans doute parce qu'elle ne grandirait pas ses compatriotes.

« La pastorale », comme « Cris d'aveugle », sont écrits à la première personne. On ignore quels forfaits expie le supplicié de « Cris d'aveugle », dont le sort et la plainte suscite l'effroi et la pitié. Il invoque son pays natal en des termes pathétiques, et on a ici la seule occurrence non péjorative du mot « jaune » dans le recueil : « Ho je vous sens encor / Landes jaunes d'Armor / je sens mon rosaire à mes doigts / Et le Christ en os sur le bois / A toi je baye encor / O ciel défunt d'Armor ».

Les suppliciés de Conlie sont, par contre nombreux, et on sait pourquoi ils subissent ce sort. Corbière propulse son double fictionnel à Conlie : il évoque donc dans la « Pastorale »

²⁶ « La boue », dans *Sueur de sang*, Paris, Mercure de France, coll. Folio, p. 127.

une expérience indirecte, qu'il a vécue par ses proches, mais qu'il a ressentie comme sienne, comme le prouve l'énonciation :

Qui nous avait levés dans le *Mois-noir* – Novembre –
Et parqués comme des troupeaux
Pour laisser dans la boue, au *Mois-plus-noir* – Décembre –
Des peaux de mouton et nos peaux !

Tristan dénonce avec virulence le gouvernement et les responsables militaires, « Citoyens décréteurs de victoires en chambre ». Il évoque avec compassion le sort d'un sonneur, qui joue du biniou dans la neige jusqu'à la mort. Il rejette aussi l'identité française, imposée par l'état civil et les aléas de l'histoire :

– Allons donc : l'abattoir ! – Bestiaux galeux qu'on rosse,
On nous fournit aux Prussiens ;
Et, nous voyant rouler-plat sous les coups de crosse,
Des Français aboyaient : Bons chiens !

Or, les soldats de Conlie sont pourtant français, comme les Sarthois qui observent leur débâcle, et les membres du gouvernement provisoire... Mais le sort infligé aux parqués de Conlie est si indigne qu'ils en rejettent leur nationalité. « La Pastorale de Conlie » vibre d'accents révoltés, et même nationalistes, comme l'écrivait Yves Le Gallo. Tristan s'y fait le héraut d'une collectivité sacrifiée à cause de son appartenance ethnique. Se projetant dans les faits, il devient un des Bretons englués à Conlie, dont il va clamer les malheurs. Il n'était que guide dans « La Rapsode foraine » ; il est ici dans « la fosse de Conlie » avec les réprouvés.

Le titre complet de ce poème est « La Pastorale de Conlie par un mobilisé du Morbihan ». Corbière rejoint ici la tradition des chansons populaires sur feuilles volantes, qui se contentaient souvent de signaler l'appartenance géographique et le métier de leur compositeur, « vieille couturière de Fouesnant », « couvreur du canton de Faouët », « jeune meunier de Trégrom », en faisant précéder cette mention du genre auquel appartenait la chanson : *gwerz* (chant épique), *buhez* (vie), *kimiad* (chanson de départ d'un conscrit)²⁷... « Pastorale » n'y figure évidemment pas : le terme est emprunté, par une antiphrase cruelle, au matériau générique de la littérature française, mais l'esprit est le même : Corbière se fait le héraut de ses compatriotes, et le finale de ce poème a des accents épiques. Mais pourquoi « un mobilisé du Morbihan », et non du Finistère ? Cela montre la force d'un chant qui a été entonné ailleurs avant de se répandre dans les autres départements.

Légendes, chanson et lexique

D'autres éléments confirment l'intérêt de Corbière pour la culture bretonne. Le premier concerne les emprunts aux légendes, qui proviennent évidemment des autochtones bretonnants : la lune avaleuse d'hommes, les Lavandières de la nuit, la brouette de la mort, la corneille intersigne peuplent le diptyque d'ouverture d'« Armor », magnifiés par le jeu de sonorités, de rythmes et de métaphores inquiétantes qui font sourdre de ces poèmes un fantastique nimbé d'humour. Surgissent encore ces « *cornandons* » ou farfadets dans « Un

²⁷ Exemples donnés par Daniel Giraudon, *Chansons populaires de Basse-Bretagne*, Morlaix, Skol-Vreizh, 1985, p. 46.

riche en Bretagne » ; les « *Ankokrignets et Kakous* », rongés par la mort et lépreux dans la « Rapsode », le « *biniou* » de la « Pastorale », *Ann hini goz* », la vieille femme de « Cris d'aveugle ». Il faut rappeler que ce dernier poème doit être chanté « Sur l'air bas-breton *Ann hini goz* ». Or, il est remarquable que Corbière respecte parfaitement la prosodie de cette « chanson nationale » bretonne, dont il existe aussi des versions paillardes²⁸. Corbière a pu voir une partition de ce chant dans *Le Gaillard d'avant*, de La Landelle²⁹, et en lire la première strophe chez son père, chantée par la mendicante qu'il transformera en rapsode. Mais savait-il qu'il s'agissait d'un air de gavotte ? En connaissait-il la version paillarde ? Je ne pense pas : cela augmenterait les tortures du supplicé, qui se verrait, en plus, moqué. Et rien ne montre que ce personnage est objet de raillerie de la part du poète, au contraire.

Tous ces vocables sont en italiques, ce qui, chez Corbière, souligne toujours l'emprunt, même le « *calvaire* » auprès duquel se tient la rapsode, sans doute connoté typiquement breton aux yeux du poète. Dans « Le Naufrageur » apparaissent le « Hû » ou hurlement de la tempête, les « Kerlouans », qui désignent par métonymie les habitants de ce village, la « *morgate* » ou pieuvre, sœur des « margats » d'« Au vieux Roscoff », le « goéland » qui vient de *gwelan* et le « *saltin* », pirate originaire de Salé, propre au parler brestois.

Hors *Amours jaunes*, on trouve encore le « *tor-lischtri* » ou « torchon » du poème « La Balancelle », dans « Casino des Trépassés » un « *dolmen* » et les « noms qui ont des voix », dont j'ai parlé. Il faut leur ajouter les noms de lieu déjà recensés qui peuplent « Armor » et « Gens de mer » et qui sont parfois employés à plusieurs reprises : « Tupetu », « Armor », « Bretagne », « Roscoff », la « Baie des Trépassés » notamment, ainsi que la « *blanche cavale* » du « Naufrageur », qui renvoie sans doute à un ancien hameau devenu quartier de Brest : tout cela concourt à créer une atmosphère.

N'oublions pas le calque le plus étonnant des *Amours jaunes* :

[...] Les crapauds, //
 Petits chantres mélancoliques,
 Empoisonnent de leurs coliques
 Les champignons, leurs escabeaux.

Ces vers conclusifs de « Paysage mauvais » seraient hermétiques à quiconque ignore qu'en breton « champignon » se dit « *skabell-touseg* », c'est-à-dire « escabeau de crapaud ». Comment Corbière a-t-il su cela ? Seul un bretonnant, constatant sa curiosité pour langue locale, a pu le lui apprendre.

D'autres calques sont le « *Douce-Jolie* » de « Matelots » et les « *Mois-noir* » et « *Mois-plus-noir* », qui imprègnent « La Pastorale » et « Le Naufrageur » de leur couleur lugubre. En breton, novembre et décembre se disent « *miz du* » (« mois noir ») et « *miz kerzu* » (« mois aussi noir ») : Corbière surtraduit ce dernier, mais sous-traduit « *karrigel an Ankou* » en « brouette de la mort dans « Nature morte » : l'Ankou étant la mort personnifiée, il aurait fallu dire « brouette de la faucheuse ».

²⁸ Sur l'histoire étonnante de cette chanson, voir : <https://to.kan.bzh/docs/Malrieu-Catalogue/Malrieu-00801-00900/Malrieu-00847/M-00847+I-10197.pdf>

²⁹ *Op. cit.*, p. 44.

Le poète des *Amours jaunes* est à l'écoute des bretonnants, dont le français approximatif traduit avec une maladresse touchante la syntaxe bretonne. C'est surtout le cas dans « Le Novice » et dans « La Pastorale de Conlie ». Citons, traductions à l'appui, dans « Le Novice » : « Comme ça moi je suis » (*Evel-se emeon-me*, v. 61), « C'est plus propre aussi » (*Propoc'h eo ivez*, « propre » signifiant « convenable », v. 64), « Ah ! Jésus ! Comme il fait beau temps ! », (*Chezus, pegen brao eo*, v. 68). Cette syntaxe amplifie la naïveté bouleversante des parqués de Conlie : « Celui-là ne comprenait pas » (*Hemañ ne gomprenne ket*, v. 13), « S'il vous plaît : quelque chose à mettre dans nos bouches ? » (*Mar plij... Un dra bennak da lakaad en hor henoioù ?*, v. 34).

Cette vingtaine de vocables celtiques dans *Les Amours jaunes*, ainsi que plusieurs calques lexicaux ou sémantiques, prouvent que la culture de Corbière en la matière n'était pas négligeable et qu'il a su appréhender une culture et une civilisation à laquelle son éducation aurait pu le laisser étranger, même s'il ne paraît curieusement pas voir les danses et les costumes, comme le signale Denise Martin³⁰. Pas d'« ancienne à la coiffe innombrable » (Saint-Pol-Roux), dans *Les Amours jaunes* : Corbière élimine le pittoresque immédiat pour sonder les profondeurs.

« Là naissent et meurent des êtres couleur de roc, patients comme des éternels, rendant par hoquets une langue pauvre, presque éteinte, qui ne sait ni rire ni pleurer... » écrit Corbière dans « Casino des Trépassés », donnant là une image hiératique des Bretons, qui savent pourtant rire aussi, même si d'autres confirment ce portrait : « Il faut assister à ce qu'on appelle ses fêtes pour se convaincre du caractère sombre de ce peuple. Il ne danse pas, il tourne ; il ne chante pas, il siffle³¹ » écrit Flaubert. Par « langue pauvre » il faut sans doute comprendre : indissociable de la pauvreté de ses locuteurs, car Corbière a montré sa richesse lexicale et son originalité syntaxique. « Presque éteinte » : Chateaubriand écrivait déjà, vers 1810 : « Aujourd'hui, le bas-breton, le basque, la gaëlique (*sic*) meurent de cabane en cabane, à mesure que meurent les chevriers et les laboureurs³². » À force d'agoniser, ce qu'elle fait donc depuis deux-cents ans, la langue bretonne finira par s'éteindre. Mais elle, ses locuteurs et son ancien terroir projeteront grâce à Tristan Corbière des éclats vacillants d'étoiles disparues.

³⁰ « *Les Amours jaunes* devant l'analyse poétique », *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne*, vol. III, Genève, Slatkine et Paris, Champion, 1987, p. 67.

³¹ *Op. cit.*, p. 127.

³² *Mémoires d'outre-tombe*, Pochothèque, 1998, p. 233.